PIERRE LEYRIS
TRADUCTEUR DES LITTÉRATURES ANGLAISE ET ANGLO-AMÉRICAINE (I)

Julie ARSENAULT[1]

Abstract: This article presents a portrait of Pierre Leyris based on Bourdieu's notion of *habitus*. Thus, it goes back to his childhood to attempt to establish what was the familial context in which he grew up, what were his first contacts with the English and American literatures, what were the conditions in which he learned English, and then, later, how he began his career as a translator and what were the other activities he carried out simultaneously. In order to achieve this, the interviews he gave, the article he wrote and the ones written on him, and the journal he wrote during his last months were closely examined.

Keywords: Pierre Leyris, English and American literatures translated into French, Pierre Bourdieu, sociology of translation, *habitus*.

« Essayer de mesurer la dette contractée à l'égard de Pierre Leyris,
[…] voué à la traduction, demanderait que l'on dresse
un épais catalogue. »
(Biancotti, 1975 : 55)

« Modest, curious, full of humour and delight, Pierre Leyris was
a profound humanist with a passion for English letters.
We are all in his debt. »
(Romer, 2001 : 15)[2]

Introduction

Monument incontournable de la traduction des littératures anglaise et anglo-américaine des XIX^e^ et XX^e^ siècles, Pierre Leyris a su faire découvrir ou redécouvrir à ses contemporains de nombreuses œuvres, surtout des « textes classiques anciens et modernes » (Jaworski, 2001 : 13), mais également « une littérature buissonnière, discrète, secrètement rayonnante, négligée

[1] Julie Arsenault est professeure de traduction au Département de traduction et des langues de l'Université de Moncton (Canada). Elle est également membre de l'équipe de recherche TRACT (Prismes, EA 4398, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle). juliearsenault@hotmail.com.

[2] Modeste, curieux, plein d'humour et de joie, Pierre Leyris était un profond humaniste ayant une passion pour les lettres anglaises. Nous lui sommes tous grandement redevables. [Notre traduction]

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

jusqu'alors par l'édition française ou reléguée par l'institution littéraire au rang de témoignage mineur » (Jaworski, 2001 : 13). Non seulement il s'est mis au service des classiques, mais il a assuré « un traitement classique de l'expression » (Jaworski, 2001 : 13), ce qui laisse présager que plusieurs générations à venir pourront, elles aussi, profiter de la « littérature Leyris » (Jaworski, 2001 : 13), littérature qui présente les auteurs anglais et anglo-américains qui avaient su toucher celui qui « avait senti dès sa jeunesse que ses écrits personnels étaient « crispés », et qu'il s'exprimait mieux à travers d'autres écrivains » (Biancotti, 1975 : 55).

Dans le cadre de cet article, nous présenterons un portrait de Leyris qui reposera sur la notion bourdieusienne d'*habitus*.[3] Ainsi, nous remonterons jusqu'à son enfance pour tenter d'établir quels ont été le contexte familial dans lequel il a grandi, ses premiers contacts avec les littératures anglaise et anglo-américaine, les conditions dans lesquelles il a fait son apprentissage de la langue anglaise, puis, plus tard, comment il en est venu à la traduction et quelles ont été les autres activités qu'il a menées parallèlement à la traduction. Pour ce faire, nous nous appuierons sur les entrevues qu'il a accordées, l'article qu'il a donné à une revue et ceux dont il a fait l'objet, les paratextes qu'il a rédigés et *Pour mémoire : ruminations d'un petit clerc à l'usage de ses frères humains et des vers légataires*, « recueil de notes au jour le jour » (Ortlieb cité dans Leyris, 2002a, 9) portant sur la vie d'un « homme conscient qu'elle allait, bientôt, toucher à sa fin » (Ortlieb cité dans Leyris, 2002a : 7).[4]

1.1. *Habitus* de Pierre Leyris selon Pierre Leyris

Avant de proposer notre portrait, voyons comment, en 1995, à l'occasion de la publication de sa traduction avec Antoine Jaccottet des *Contes de*

[3] L'*habitus*, comme le mot le dit, c'est ce que l'on a acquis, mais qui s'est incarné de façon durable dans le corps sous forme de dispositions permanentes. La notion rappelle donc de façon constante qu'elle se réfère à quelque chose d'historique, qui est lié à l'histoire individuelle, et qu'elle s'inscrit dans un mode de pensée générique, par opposition à des modes de pensée essentialistes (comme la notion de compétence que l'on trouve dans le lexique chomskyen). (Bourdieu, 1980 : 134) Pour la traduction, cela signifie, d'une part, reconnaître le rôle du traducteur dans le processus de traduction et lui accorder une certaine visibilité, ce qui, socialement, est rarement fait (Lawrence Venuti l'a clairement énoncé dans *The Translator's Invisibility : A History of Translation*), et, d'autre part, permettre de voir les comportements de traduction comme les conditions opérantes de la production de toute traduction et non comme des contraintes imposées de l'extérieur.

[4] *Pour mémoire : ruminations d'un petit clerc à l'usage de ses frères humains et des vers légataires* est cependant bien plus que le « journal d'un débutant très expérimenté » (Ortlieb cité dans Leyris, 2002a : 11) ou « un essai sans modèle et […] sans équivalent » (Ortlieb cité dans Leyris, 2002a : 11).

> Un livre d'éveil plutôt, en temps réel, où l'on assiste à l'appropriation tardive, de moins en moins hésitante (quand elle n'est pas traversée d'impatiences quasi juvéniles), d'une langue et d'une voix enfin données. Il n'est pas fréquent qu'après avoir, pour ainsi dire, voué sa vie aux mots, quelqu'un découvre enfin, alors que celle-ci est près de s'achever, l'usage qu'il peut en faire à la première personne. (Ortlieb cité dans Leyris, 2002a : 9-10)

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

Wessex de Thomas Hardy, Leyris[5] décrit, en quelques lignes, l'essentiel de son *habitus* de traducteur.

Pierre Leyris est né en 1907. Son enfance fut nourrie de bouillie d'avoine et du *Livre de la Jungle*, puis de *David Copperfield*. C'est là sans doute la cause première de sa curiosité insistante à l'égard de l'Angleterre et, par là même, d'une littérature vaste comme la mer. Quand le temps fut venu – vers 1930 – de gagner sa vie, il s'avisa qu'apprendre l'anglais, le lire et le traduire étaient déjà pour lui trois choses qui ne faisaient qu'une. Elles le sont restées dans une grande mesure, au bout d'un demi-siècle, surtout en poésie. (Anonyme cité dans Hardy, 1995 : 399)

Bien qu'instructif, le contenu de cette humble notice ne laisse cependant qu'entrevoir la richesse de l'*habitus* de l'homme qui a produit « une œuvre de traduction […] à tous égards souveraine » (Jaworski, 2001 : 13) et qui reste « comme un des grands artisans de l'alliance toujours renouvelée des langues française et anglaise » (Bonnefoy cité dans Kéchichian, 2001 : 16). Elle a également le désavantage d'ignorer le fait que Leyris est un « écrivain-traducteur » (Jaworski, 2001 : 14), c'est-à-dire il a toujours été « à la recherche d'une unité d'expression de soi » (Jaworski, 2001 : 14) et il a toujours cherché à « recréer le miracle d'une naissance unique dans une langue première » (Cournut cité dans Leyris, 2002b : 294), ce qui, pour lui, signifie que la traduction passe nécessairement par une appropriation de l'œuvre et de la vie de son auteur.[6]

1.2. *Habitus* de Pierre Leyris[7]

Outre ce que Leyris laisse transparaître dans cet extrait de notice biographique, peu de choses se rapportant à son *habitus* sont connues, surtout pour la période qui précède son entrée en traduction. Ainsi, nous savons qu'il naît le 16 juillet 1907 à Ermont (Seine-et-Oise) et que, durant son enfance ou au début de son adolescence, sa famille monte à Paris où il fréquente le Lycée Janson-de-Sailly (Kéchichian, 2001 : 16). Il est impossible d'affirmer avec certitude qu'il apprend l'anglais à l'école,[8] car nous n'avons pas été en mesure d'établir s'il a suivi le cursus moderne (sciences et langues vivantes) ou le cursus classique (latin et grec), deux cursus commençant en classe de sixième et mis en

[5] Bien qu'anonymes, la pratique veut que ces notices soient rédigées par les traducteurs.

[6] Dans cette même notice, il spécifie qu'une des satisfactions du traducteur est de « venir à connaître un texte plus intimement que quiconque pour avoir lutté longtemps avec lui corps à corps. Décelant les jalons secrets et revivant (pour le mieux mimer) l'élan de sa genèse » (Leyris cité dans Hardy, 1995 : 400).

[7] Les renseignements recueillis sont principalement issus deBiancotti (1975), de Jaworski (2001), de Kéchichian (2001), de Leyris (2002a), de Lindon (1995) et de Salgas (1984).

[8] Les différentes sources consultées ne mentionnent ni où ni quand le traducteur a appris l'anglais. Bien que cela puisse surprendre, il ne faut pas oublier que la plupart de celles-ci ont pour public cible non pas les traductologues, mais les littéraires et le grand public pour qui cette question est secondaire. Cependant, il est étonnant que Leyrisn'ait jamais mis la question sur le tapis, mais peut-être considérait-il simplement que les lecteurs y accordaient peu d'intérêt et que, par conséquent, il n'y avait pas lieu de le faire.

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

place à la suite de la réforme Georges Leygues de 1902. Cependant, connaissant ses lectures d'enfance et « sa curiosité insistante à l'égard de l'Angleterre », et sachant qu'il fait sa première traduction en 1930, l'hypothèse selon laquelle il aurait appris l'anglais à l'école semble plus que plausible. Ajoutons que le célèbre lycée parisien est pour le jeune Leyris davantage qu'un lieu où il parfait son éducation, c'est également un lieu qui lui permet de se lier d'amitié avec des personnes qui partagent ses intérêts comme, par exemple, Pierre Klossowski et son frère cadet, le peintre Balthus (Kéchichian, 2001 : 16).

Au début des années 1930, il se joint à l'aventure ambitieuse du Grand Jeu (Kéchichian, 2001 : 16). À la fois groupe et revue, le Grand Jeu est créé par trois Rémois venus s'installer à Paris : Roger Gilbert-Lecomte, René Daumal et Roger Vailland. En 1928, ils lancent leurs activités avec grande pompe et, rapidement, le mouvement d'avant-garde compte au sein de ses rangs Pierre Audard, Hendrick Cramer, Monny de Boully, Dida de Mayo, André Rolland de Renéville, André Delons, Artür Harfaux, Maurice Henry, Pierre Minet, Zdenko Reich et Josef Simai. Cependant, « [n]oyé dans la nébuleuse des revues d'avant-garde qui naissent et meurent alors dans le sillage du surréalisme d'André Breton » (Havard, 2011 : http://contextes.revues.org/4844), l'aventure prend fin trois ans et trois numéros plus tard.

C'est grâce au Grand Jeu que Leyris fait la connaissance de Jean Paulhan qui, vraisemblablement (à moins que ce ne soit par le biais du Grand Jeu), lui présente nombre d'autres hommes de lettres français, dont Pierre-Jean Jouve, André Gide, Klauss Mann et Henri Michaux. Les amitiés qu'il noue avec chacun d'eux sont déterminantes et tout sauf éphémères. Quant à Paulhan, il semble assumer le rôle de guide auprès du jeune apprenti poète, et il l'encourage à renoncer à la poésie et à se tourner vers la traduction (Kéchichian, 2001 : 16). Cette suggestion a sûrement été motivée par la lecture de la première traduction de Leyris faites en collaboration avec Klossowski : « Le verdict » de Franz Kafka qui paraît dans *Bifur* en 1930. Sur les conseils de cet homme de lettres au capital symbolique considérable, Leyris n'hésite pas à vraiment se lancer en traduction, ce qui laisse supposer qu'il juge avoir les compétences nécessaires pour mener à bien une carrière de traducteur littéraire. La trajectoire jusqu'alors suivie par Leyris est comparable à celle d'une autre figure importante de la traduction des littératures anglaise et anglo-américaine du XX[e] siècle, Marie Canavaggia, qui, à la même époque, décide toutefois seule de devenir traductrice.[9]

Si la décision de Leyris de devenir traducteur est bien arrêtée dès le début des années 1930, il semble néanmoins ne pas encore être certain de la direction qu'il doit prendre. En effet, les huit traductions qu'il réussit à faire publier ou paraître durant les années 1930 sont de nature très différente : deux romans et une nouvelle d'Herman Melville, une œuvre de Leo Frobenius et

[9] Voir Arsenault, Julie (2007) : The Scarlet Letter *de Nathaniel Hawthorne traduit dans l'espace culturel de langue française (1850-1979)*. Thèse : Études du monde anglophone : Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, pp. 161-168.

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

quatre textes pour *Mesures* (un de Benjamin Franklin, un de John Paul Jones, un de Wallace Stevens et un de Tchouang Tseu en collaboration avec Yu-Lang Fung). Cet éventail laisse entrevoir une ambivalence quant au type de texte et aux combinaisons linguistiques qui intéressent Leyris, deux éléments qui pourraient également être associés à une ouverture d'esprit. Toutefois, il se peut que certaines de ces traductions aient été faites davantage par obligation que par choix, c'est-à-dire, commençant à peine sa carrière de traducteur et devant subvenir à ses besoins et à ceux de sa femme, Leyris a peut-être accepté des commandes qu'il n'aurait pas acceptées si son capital symbolique avait été plus important. Ajoutons que son intérêt pour Melville est bien réel, car celui-ci continue de l'accompagner tout au long de sa carrière. En outre, le fait que Gallimard publie ses premières traductions littéraires n'est pas anodin ; le géant de l'édition française reconnaît le talent du jeune traducteur, mais, pour que cela soit possible, il a sans doute fallu que ses amis dont la position est déjà bien établie dans le champ littéraire français se portent garants de lui, car n'entre pas qui veut chez Gallimard.

À partir des années 1940 et jusqu'à sa mort le 4 janvier 2001 à Paris, Leyris se consacre principalement à la traduction littéraire et il accélère le rythme de publication. En tout, c'est une centaine de traductions d'œuvres de fiction, de journaux ou d'écrits intimes, de poésie, de contes pour enfants (Jaworski, 2001 : 13-14), et de nombreux feuillets qu'il lègue aux lecteurs francophones. Si tous s'accordent sur le fait qu'il traduit principalement les « classiques » de la littérature anglaise et anglo-américaine, ce qui pourrait laisser croire à un « projet de traduction » – pour reprendre l'expression d'Antoine Berman (1995) qu'il « admirait et lisait passionnément » (Jaworski, 2001 : 14) –, Leyris ne conçoit pas les choses de cette façon. En 1984, lors d'une entrevue accordée à *la Quinzaine littéraire*, il affirme :

> j'ai toujours cherché à faire prendre par des éditeurs des livres que personne ne connaissait. Des livres que je découvrais par hasard, le plus souvent en flânant dans des bibliothèques : la bibliothèque américaine de la rue de l'Élysée – elle a déménagé depuis – et celle de l'actuel British Council. (Leyris cité dans Salgas, 1984 : 12).

Puis, il s'empresse de déplorer le fait qu'il est dorénavant impossible d'avoir directement accès aux fonds, car tout est sous clef, ce qui, à ses yeux, signifie qu'il ne peut plus rien découvrir (Leyris cité dans Salgas, 1984 : 12). En outre, il admet en fin de carrière que « le "projet" du traducteur ne saurait se bien définir qu'après coup » (Leyris, 2002a : 175).

Ces déclarations sont fort révélatrices. Bien qu'à plusieurs moments de sa vie, Leyris ait « pu craindre être à court de travail » (Leyris, 2002 a: 99), il ne travaille pas « à la commande », comme le font la plupart des traducteurs, et il ne cherche pas à imposer des œuvres des littératures anglaise et anglo-américaine en raison de leur capital symbolique dans la société source, comme le font un

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

grand nombre d'agents (traducteurs et maisons d'édition), mais ses choix de traduction sont plutôt faits en fonction de son appréciation personnelle d'œuvres inconnues ou peu connues dans la société française. Et cela est possible, car son capital symbolique dans cette société est assez important pour lui permettre d'imposer des œuvres qui, selon lui, peuvent être accueillies favorablement et trouver leur place dans le champ littéraire.[10] Vivant de ses traductions, il est évident qu'il ne se risquerait pas à proposer des œuvres vouées à un échec commercial et qui, par conséquent, compromettraient sa position dans le champ. Ainsi, il traduit William Blake, Samuel Beckett, Emily Brontë, George Byron, Lewis Carroll, Samuel Taylor Coleridge, Thomas de Quincey, Charles Dickens, Emily Dickinson, Maria Edgeworth, George Eliot, Nathaniel Hawthorne, Gerard Manley Hopkins, Henry James, D. H. Lawrence, John McGahern, Herman Melville, George Moore, William Shakespeare, John M. Synge, William B. Yeats, pour ne nommer que les principaux auteurs qu'il affectionne. Si tous ces auteurs lui permettent d'affiner sa voix d'« écrivain-traducteur », certains l'ont cependant plus marqué : Melville et *Pierre ou les ambiguïtés*, Dickens et *les Grandes espérances* et *l'Embranchement de Mugby*, certains contes d'Henry James, et Maria Edgeworth et *Château Rackrent* de façon favorable, et Mark Rutherford et son *Autobiographie* de façon défavorable (Leyris cité dans Salgas, 1984 : 12).

Si la traduction a toujours été au cœur de la vie de Leyris, celui-ci n'a pas fait que traduire. En effet, il a été le secrétaire de la revue *Dieu vivant* (1945-1955) à laquelle il donne son nom, le directeur des collections « le Buisson ardent » (1945-1949) et « le Don des langues » (1946-1951) au Seuil, l'éditeur de la « monumentale édition des *Œuvres complètes* de Shakespeare »[11] (Bonnefoy cité dans Kéchichian, 2001 : 16) de la collection « Formes et reflets » du Club français du livre (1954-1961) – monumentale non seulement par le nombre d'œuvres qu'elle regroupe, mais par sa qualité ; Jules Supervielle confiant un jour à Leyris : « Grâce à vous, Shakespeare l'a échappé belle » (Supervielle cité dans Leyris, 2002a : 59) – et le directeur-fondateur de la collection le « Domaine anglais » du Mercure de France (1964-1974), dont les œuvres « témoignent de son goût infaillible[12] et de l'étendue de ses lectures » (Biancotti, 1975 : 55),

[10] Le capital symbolique de Leyris augmente tout au long de sa carrière ; néanmoins, il est suffisamment important au début de celle-ci pour lui permettre de « faire prendre par des éditeurs » des œuvres inconnues ou peu connues des Français.

[11] Pour Leyris, la justification de son entreprise réside dans l'inévitable évolution de la langue et des esprits. Par rapport à la langue, il spécifie qu'il est désormais possible de « rendre de plus près un texte étranger, sans aller contre le génie du français ni provoquer l'indignation ou la stupeur » (Leyris cité dans Leyris et Evans, 1954 : 5 [notre pagination]). Ajoutons que la publication de cette nouvelle édition des *Œuvres complètes de Shakespeare* a déclenché des échanges houleux entre quelques agents qui remettent en cause la pertinence même de l'entreprise et reprochent à la traduction d'être « bizarre », « insolite » et « cryptique », et Leyris. Ce dernier a, à chaque fois, pris le temps de répondre et il a même eu le dernier mot.

[12] Le « goût infaillible » de Leyris ne fait pas seulement référence aux auteurs et aux œuvres publiés dans la collection, mais également au « soin apporté à la présentation des volumes – les

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

œuvres qui, pour la plupart, ont été traduites par Leyris (il traduit 18 des 23 titres publiés dans la collection). Ces activités, qui partagent des liens étroits avec celles de traduction, ont, bien évidemment, joué un rôle dans la formation de son *habitus* de traducteur. Travailler en collaboration étroite avec des personnalités littéraires provenant de divers horizons et dans différents contextes lui a certainement beaucoup appris et permis de mieux se positionner dans le champ. En outre, avoir « fait le tour [de Shakespeare] trois ou quatre fois, discutant avec les traducteurs, unifiant leurs points de vue, lisant les manuscrits, les épreuves…[…] pendant sept ou huit ans » (Leyris cité dans Lindon, 1995 : 2) a non seulement été une expérience qu'il qualifie de merveilleuse, mais l'occasion pour lui de connaître intimement l'œuvre entière de Shakespeare. Cela est d'une importance capitale, car Leyris reconnaît que « le pouvoir d'évocation et le sens précis [des mots] ne sont perceptibles que grâce à une compréhension intime de l'œuvre entière de l'écrivain » (Leyris cité dans Biancotti, 1975 : 55). Cette vision de la traduction, cohérente avec la perspective bourdieusienne, replace l'œuvre dans les contextes sociaux, culturels et économiques qui l'ont vu naître, et elle accorde toute son importance à son auteur.

À cela, il faut ajouter la rédaction de *Pour mémoire : ruminations d'un petit clerc à l'usage de ses frères humains et des vers légataires*, ouvrage auquel il consacre, en partie, ses derniers mois. En partie, car parallèlement à la rédaction de ce journal où il confie tour à tour certains souvenirs, certaines pensées sur la traduction et certaines de ses opinions sur divers sujets, il travaille à la traduction de sonnets de Shakespeare qui seront inclus dans *Rencontres de poètes anglais* suivies de *Sonnets de Shakespeare*.[13] Ayant « une pointe d'orgueil pour le travail bien fait » (Leyris, 2002a : 212), Leyris éprouve de la difficulté à maintenir un équilibre entre la rédaction de son journal « captieux par son manque d'effort » (Leyris, 2002a : 140) qu'il choisit rapidement de rédiger « d'un rapide coup de plume » (Leyris, 2002a : 50) et qu'il vient à considérer comme une lâcheté qui lui évite « un effort ailleurs » (Leyris 2002a : 166), et ses sonnets qu'il peaufine et pour lesquels il lui « reste du pain sur la planche » (Leyris, 2002a : 138). Il écrit même : « Depuis quelques jours, pour la première fois, le journal s'est interrompu : trop de soucis dans la tête. La grange, la part d'héritage, etc. Quant à Shakespeare, n'en parlons pas ! On me vole mes derniers mois. » (Leyris, 2002a : 247).

---

plus beaux sans doute de l'édition française, avec leur couverture vert tilleul aux rabats d'enveloppe et leurs pages non massicotées » (Biancotti, 1975 : 55). En outre, « sa réussite dans le "Domaine anglais" fait regretter que les autres littératures n'aient pas trouvé au Mercure un serviteur de son envergure » (Biancotti, 1975 : 55).

[13] Connaissant bien l'ensemble de l'œuvre de Shakespeare, Leyris est conscient des particularités des sonnets.

> Le comble de la difficulté, c'est les sonnets. À propos de l'ordre, le seul point sur lequel les éditeurs s'entendent, c'est qu'il est mauvais. Et le sens est complètement différent selon qu'un sonnet est à tel ou tel endroit, à tel ou tel moment de la vie du triangle amoureux entre Shakespeare, son protecteur auquel le liait une amitié amoureuse et sa « dark lady », cette dame brune dans laquelle certains voient une mulâtresse. (Leyris cité dans Lindon, 1995 : 3)

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

Bien qu'autodidacte, la « formation de traducteur » (Leyris, 1962 : 122) de Leyris, qui repose sur « l'érudition » (Jaworski, 2001 : 14) et « une maîtrise supérieure des richesses lexicales et de la souplesse syntaxique de la langue d'accueil » (Jaworski, 2001 : 14), n'est pas le fruit du hasard.[14]

> Mon université fut le commerce d'hommes comme Bernard GROETHUYSEN, Jean PAULHAN, Jean WAHL et, plus tard, Brice PARAIN, pour ne parler que de mes aînés. Quelques séances de travail avec T. S. ELIOT m'ont permis d'entrevoir où situer l'exactitude profonde en traduction de poésie. Un bénédictin, Dom CHARLIER, m'a montré jusqu'où pouvait aller la fidélité dans la restitution des moindres modalités orales du style de saint PAUL – exigences dont je n'ai retrouvé trace dans aucune version des Épîtres.
> Mes maîtres les plus constants furent toutefois (j'y reviens) les traductions cardinales, celles que nous devons à de vrais écrivains. […] Il ne s'agit en aucune manière d'admirer passivement, fût-ce les plus grands exemples, mais au contraire de sans cesse peser gains et pertes. (Leyris, 1962 : 122)

Ainsi, l'*habitus* de traducteur de Leyris, influencé par ses lectures d'enfance et sa fascination pour l'Angleterre, s'est formé au contact des grands hommes de lettres qu'il a fréquenté et lus, et avec lesquels il a collaboré. Leyris considère toutefois que cette formation, tout comme la traduction d'une œuvre, n'est jamais achevée : « Je continue à apprendre mon métier depuis une soixantaine d'années » (Leyris cité dans Lindon, 1995 : 2). La véracité de cette affirmation ne fait aucun doute pour quiconque considère sa bibliographie. En effet, celle-ci compte un nombre important de retraductions.[15]

> C'est peu dire qu'à l'occasion d'une réédition, d'une publication en format de poche, ou encore d'un volume anthologique […], il retouchait ou dépoussiérait des traductions plus ou moins anciennes. En réalité, il reprenait sa version initiale et, de révision en remaniement, c'était, bien souvent, un nouveau texte qui venait au jour. (Jaworski, 2001 : 14)

Pour Leyris, ces retraductions ne sont pas toujours le résultat d'une demande d'un éditeur, l'idée peut également venir de lui : « Quand je vois de vieilles traductions de moi, je suis horrifié. Si j'ai les moyens, je les refais » (Leyris cité dans Lindon, 1995 : 1). Cette déclaration spontanée laisse supposer que Leyris a une certaine conscience de l'évolution de son *habitus*.

Il ne faudrait pas non plus négliger l'importance particulière de T. S. Eliot avec qui Leyris a travaillé étroitement à la traduction de ses poèmes (Seuil, 1947) ; une telle collaboration laisse nécessairement ses marques. En outre, le séjour en Angleterre qui a donné lieu à celle-ci – le seul séjour à

[14] Pour sa part, Yves Bonnefoy considère que Leyris est « l'exemple même du scrupule, de la rigueur, du savoir » (Bonnefoy cité dans Kéchichian, 2001 : 16).
[15] Au cours de sa carrière, Leyris traduit plus d'une fois un nombre important d'œuvres.

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

l'étranger dont nous ayons retrouvé la trace[16] – a été l'occasion pour Leyris d'affiner sa connaissance de la langue et de la culture anglaises. À l'influence de ces grands hommes, il faut ajouter celle de sa femme anglaise qui collabore à certaines de ses premières traductions, mais qui a certainement collaboré de façon plus ou moins officielle à plusieurs et ce, même si son nom ne figure pas sur les couvertures des ouvrages traduits par son mari. Cette influence n'a pu être que déterminante, car les liens étroits qu'elle partage avec celui-ci la placent dans une position privilégiée pour lui transmettre une expérience de première main de la langue anglaise, et des cultures et des littératures anglaise et anglo-américaine.

Conclusion

Nos recherches sur la période précédant l'entrée en traduction de Leyris n'ont malheureusement pas été des plus concluantes : elles n'ont pas permis de mettre au jour le contexte familial dans lequel il a grandi ni d'acquérir de certitudes quant aux conditions dans lesquelles il a appris la langue anglaise. Par contre, la notice biographique des *Contes du Wessex*, a révélé l'influence de ses lectures d'enfance (faites en traduction) et sa « curiosité insistante à l'égard de l'Angleterre », ce qui permet de concevoir que, une fois adulte, il suit sans hésiter le conseil de Paulhan de se lancer en traduction.Ces résultats mitigés n'ont rien de très surprenant ; l'enfance et l'adolescence de Leyris remontent à un siècle et, bien que le concept d'invisibilité de Venuti ait déjà vingt ans, le traducteur est encore trop souvent voué à demeurer invisible ou, du moins, dans l'ombre. Cependant, les enfants et les petits-enfants de Leyris, et les archives de son lycée sont des pistes que nous n'avons pas encore explorées et qui pourraient peut-être nous en apprendre davantage sur cette période de sa vie.

La carrière exceptionnellement longue et bien remplie de Leyris, et le fait que chacun de ses choix de traduction est tout sauf le fruit du hasard laissent deviner la place qu'il a occupé dans le champ, apprécier son capital symbolique (les amitiés qu'il partage avec nombre d'hommes de lettres français, les collections qu'il dirige, et l'obtention du Grand prix de la traduction 1972 pour

[16] Il paraît étonnant que Leyris n'ait pas davantage voyagé, car les séjours à l'étranger sont certainement le meilleur moyen d'acquérir une connaissance de première main des particularités et des subtilités d'une culture source, connaissance essentielle à la bonne compréhension de la littérature associée à celle-ci. Peut-être croyait-il tout simplement que l'image qu'il aurait de ces pays et de ces cultures serait déformée par le passage du temps ; n'oublions pas qu'il traduit rarement ses contemporains. Du moins, c'est ce que ses propos sur les États-Unis laissent imaginer.

> On peut s'étonner que je ne sois jamais allé et refuse d'aller aux États-Unis. Mais dans la mesure où l'Amérique annonce et dicte notre avenir, elle me fait peur. Elle est loin d'un Évangile selon Whitman.
>
> Je suis déjà rudoyé par la technique galopante d'ici, je ne tiens pas à me faire annoncer le pire. J'en viens donc à sacrifier la Nouvelle-Angleterre d'Emily Dickinson, ou simplement celle de Sophia Hawthorne qui n'a laissé que quelques lettres, et ses paysages qu'on me dit être très beaux. (Leyris, 2002a : 96-97)

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

l'ensemble de son œuvre et celle du Grand prix national de la traduction 1985 en sont quelques exemples), et concevoir le sérieux avec lequel il a pratiqué la traduction et l'engagement dont il a fait preuve. Il reste maintenant à examiner les nombreux paratextes qu'il a rédigés pour accompagner la majorité de ses traductions littéraires afin de découvrir s'il y révèle ou non sa conception de la traduction et, le cas échéant, quelle est-elle, ce que nous ferons dans le prochain numéro d'*Atelier de traduction*.

Bibliographie

Arsenault, Julie (2007) : The Scarlet Letter *de Nathaniel Hawthorne traduit dans l'espace culturel de langue française (1850-1979)*. Thèse : Études du monde anglophone : Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3, pp. 161-168. (en cours de publication)

Berman, Antoine (1995) : *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris, Gallimard.

Biancotti, Hector (1975) : « Le traducteur de l'intraduisible », *Le Nouvel Observateur*, 27 janvier-2 février, p. 55.

Bourdieu, Pierre (1980) : *Questions de sociologie*. Paris, Éditions de Minuit.

Hardy, Thomas (1995) : *Contes du Wessex*. Trad. Pierre Leyris et Antoine Jaccottet. Paris, Imprimerie nationale.

Havard, Anne-Marie (2011) : « Le Grand Jeu, entre *illusio* et lucidité », *COnTEXTES*, 9. [En ligne sur le site de Revues.org]. http://contextes.revues.org/4844(Page consulté le 15 septembre 2015)

Jaworski, Philippe (2001) : « Pierre Leyris traducteur, une œuvre souveraine », *La Quinzaine littéraire*, 801, pp. 13-14.

James, Henry (1963) : *L'Élève et autres nouvelles*. Trad. et « James glossateur de James » Pierre Leyris. Paris, Union générale d'éditions.

Kéchichian, Patrick (2001) : « Pierre Leyris. La patience et la subtilité d'un grand traducteur », *Le Monde*, 7-8 février, p. 16.

Leyris, Pierre (1962) : « Quelques mots sur la traduction littéraire considérée tantôt comme une fin en soi, tantôt comme un instrument pédagogique », *Babel*, VIII, 3, pp. 121-122.

Leyris, Pierre (2002a) : *Pour mémoire : ruminations d'un petit clerc à l'usage de ses frères humains et des vers légataires*. Paris, José Corti.

Leyris, Pierre (2002b) : *Rencontres de poètes anglais* suivies de Sonnets *de Shakespeare*. Trad. et « Notes sur la traduction de la poésie » Pierre Leyris ; « Les ultimes rencontres de Pierre Leyris » Philippe Jaworski ; « Note sur le texte » Jérôme Gilles Bouillard ; « Note de l'éditeur » Anonyme. Paris, José Corti.

Leyris, Pierre et EVANS, Henri, dir. (1954) :*Œuvres complètes de Shakespeare, Tome 1er*. Paris, Le Club français du livre.

Lindon, Mathieu (1995) : « Traduction : Leyris du métier. Comment apprend-on à traduire ? Pierre Leyris, fait paraître ses poètes américains préférés du XIXe et raconte soixante ans de travail. Pierre Leyris, *Esquisse d'une anthologie de la poésie américaine du XIXe siècle*, édition bilingue. Gallimard, 444 pp., 155 F. », *Libération*, 9 novembre.[En ligne sur le site de Liberation.fr]. http://next.liberation.fr/livres/1995/11/09/traduction-leyris-du-metier-comment-apprend-on-a-traduire-pierre-leyris-fait-paraitre-ses-poetes-ame_150192 (Page consulté le 15 septembre 2015)

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)

Romer, Stephen (2001) : « Pierre Leyris 1907-2001 », *The Times Literary Supplement*, 23 février, p. 15.
Salgas, Jean-Pierre (1984) : « Entretiens avec quelques grands traducteurs. Pierre Leyris », *La Quinzaine littéraire*, 413, p. 12.
Venuti, Lawrence (1995) : *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. Londres et New York, Routledge.

BDD-A23056 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 00:55:30 UTC)